

cite à cette époque l'*Orfeo* d'Ange Politien, et une tragédie en musique, exécutée à Rome en 1480, dont le cardinal Riatti, neveu du pape Sixte IV, avait fait les paroles. Plus tard, le pape Clément VI écrivit des livrets d'opéra parmi lesquels on distingua *Didone*. Aux noces de Ferdinand de Médicis avec Christine de Lorraine, à Florence, on mit en scène un de ces drames en musique ou mêlés de musique ; tout n'était pas chanté dans ces premiers ouvrages ; il avait pour titre : *Combat d'Apollon et du Serpent*. On sait quelle magnificence don Garin de Tolède, vice-roi de Sicile, déploya pour faire représenter l'*Aminta* du Tasse, et une autre pastorale de Transille. Elles étaient accompagnées d'intermèdes et de chœurs, dont le jésuite Marotta fit la musique. Les papes avaient déjà un théâtre à décorations et à machines, en 1500 ; et quand le cardinal Bertrand de Bibiena fit jouer devant Léon X la comédie de *la Callandra*, on y admira les peintures de Peruzzi. La science des décorations et des machines sembla naître comme par enchantement. La magnificence et la variété des changemens de scène que l'on employa, tiennent du prodige.

Quelques scènes d'une pastorale intitulée *le Sacrifice*, d'autres scènes de *l'Infortunée* et de *Aréthuse* furent représentées à la cour de Ferrare, vers 1550. Toute cette musique était dans le genre madrigalesque ; c'était du contre-point, et les instrumens de l'orchestre jouaient les mêmes parties que les acteurs chantaient sur le théâtre. Emilio del Cavaliere, célèbre musicien de Rome, réussit à donner une allure moins lourde au contre-point de ces madrigaux dramatiques, mais il ignorait l'art de débiter rapidement les paroles au moyen du récitatif. Toutefois la tentative de ce maître fit grand bruit en Italie ; elle fixa l'attention de Jean Bardi, comte de Vernio. Les savants, les artistes, se réunissaient chez lui à Florence, et dans cette société d'hommes de mérite, on distinguait Vincent Galilée, père du célèbre astronome, Mai et Caccini. Le contre-point introduit dans le drame les révoltait ; ils voulurent remonter à la déclamation musicale des Grecs, et trouvèrent le récitatif. Galilée en fit d'abord l'essai dans *Ugolin*, épisode de *la Divine Comédie*, qu'il mit en musique et chanta lui-même, en s'accompagnant de la viole. Il réussit complètement ; on admira sa découverte, et sur-le-champ Pierre Strozzi et Jacques Corsi, seigneurs florentins, partagèrent la noble ambition de leur compa-

triot Jean Bardi ; et, concevant de grandes espérances au sujet du drame chanté, s'efforcèrent de l'élever à son plus haut degré de perfection. Pour y parvenir, ils choisissent Ottavio Rinuccini, le meilleur poète de leur temps, et Giacomo Peri de Florence, Giulio Caccini de Rome, musiciens célèbres, et les engagent à composer pour eux un opéra, que l'on exécute à Florence dans le palais Corsi. Le grand duc de Toscane et sa cour, beaucoup de Cardinaux et la plus brillante société suivirent les représentations de cet ouvrage, qui surpassa tout ce que l'on avait vu.

(A continuer.)

ODE DE LA JEUNESSE.

« Sans âme et sans cœurs, pareils à des squelettes, voilà les peuples ! Jeunesse ! prête-moi tes ailes ! que je m'envole au-dessus de ce monde décrépi, dans la région des illusions célestes, là où l'enthousiasme enfante des miracles, inonde la terre de fleurs nouvelles, et embellit l'espérance d'images dorées.

« Que celui que l'âge a flétri-courbant vers la terre son front sillonné, que celui-là s'enferme dans le cercle que décrivent ses débiles yeux ;

« Mais toi, jeunesse, vole au-dessus de l'horizon, et ton œil aussi perçant que le soleil pénètre d'une extrémité à l'autre tous les espaces de l'humanité.

« Regarde là bas où un brouillard éternel obscurcit cette masse inondée d'un torrent de bassesses : c'est la terre. Vois comme sur ces eaux livides surnage un reptile dans son enveloppe hideuse, navire, pilote et gouvernail à la fois, poursuivant d'autres reptiles plus petits que lui ; tantôt il s'élance à la surface des eaux, tantôt plonge au fond : il ne songe pas aux tempêtes, ni les tempêtes à lui ; mais tout à coup, il se brise en éclats contre un rescif : nul ne savait sa vie, nul ne saura sa mort. C'est l'égoïsme.

« O jeunesse ? le nectar de la vie ne m'est doux qu'alors que je vide la coupe avec d'autres ; la joie ne saurait abreuver les cœurs, si des liens sacrés ne viennent les unir. Union ! jeunes amis, union ! Le bonheur commun